Ami du Clergé du 26 juillet 1951

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Fête de la Transfiguration. — Grâce d'espérance, motif de foi, 225.
Fête de l'Assomption. — (Plan). Notre foi, notre espérance, 227.
Lectures sur l'Eucharistie. — « La Communion des cœurs dans la fraction du pain » : II. Le Banquet sacré (suite), 228.
Petits prônes sur les Commandements. — 4ᵉ Commandement de Dieu : IX. Devoirs des parents. — A. L'amour à l'égard des enfants, 231.
En lisant. — Prière d'un malade, 232.

FETE DE LA TRANSFIGURATION

(6 Août)

GRACE D'ESPÉRANCE, MOTIF DE FOI

Mes frères,

Le récit de la Transfiguration de Notre-Seigneur (Mat., XVII, 1-13 ; Mc., IX, 2-13 ; Lc., IX, 28-36) a de quoi piquer notre pieuse curiosité. Pourquoi cette présence de Moïse et d'Elie aux côtés de Jésus ? Pourquoi cette seule présence des trois apôtres S. Pierre, S. Jean et S. Jacques à l'exclusion des autres ? Et d'abord pourquoi cette transfiguration elle-même ? Et cette dernière question doit bien être, plus que les autres sur les circonstances de ce mystère, le sujet de notre méditation.

Remarquons d'abord que cette scène se décompose en deux tableaux : la Transfiguration de N.-S. et le témoignage du Père en faveur de son Fils : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me suis complu. Ecoutez-le. » Chacun apporte sa grâce spéciale aux trois apôtres privilégiés et par eux à nous. La Transfiguration est surtout une *grâce d'espérance ;* le témoignage du Père, *une grâce de foi.*

Pour les mieux comprendre, redisons la prière que l'Eglise adresse à Dieu à la messe de cette fête (Postcommunion) : « Faites, nous vous en supplions, Dieu tout-puissant, que nous parvenions l'âme purifiée à l'intelligence des mystères sacrés de la Transfiguration de votre Fils, mystères que nous célébrons dans cet office solennel. »

I. — *Grâce d'espérance*

Pour la première fois, N.-S. venait d'annoncer le mystère de la Passion à laquelle il était voué : « Alors il commença d'exposer à ses disciples qu'il lui fallait aller à Jérusalem, souffrir beaucoup de la part des notables, des grands prêtres et des scribes, être mis à mort et ressusciter le troisième jour » (Mat., XVI, 21 ; Marc, VIII, 31 ; Luc, IX, 22). Cela avait dû dérouter les apôtres qui, comme leurs contemporains, croyaient plutôt à un Christ vainqueur et glorieux. Ne se préoccupaient-ils pas déjà de la place d'honneur qu'ils escomptaient à ses côtés ?

Bien plus le Maître avait ajouté que son sort serait leur sort. Alors que Pierre s'était écrié : « A Dieu ne plaise ! Seigneur, il n'en sera point ainsi », Jésus avait répliqué sévèrement : « Arrière, Satan, tu m'es un objet de scandale ; tu n'as pas les sentiments de Dieu mais des hommes. Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix et me suive... » Ces paroles, et celles pareilles qui les continuent, n'avaient-elles pas de quoi désespérer les apôtres ?

Leur bon Maître comprenait qu'il fallait leur redonner courage. Et le mieux n'était-il pas de leur donner une vision anticipée de la gloire à laquelle conduisait ce chemin de souffrances ? Ce qui fait supporter les fatigues de la route, c'est l'attrait du but vers lequel on marche.

Ce terme pour lui, c'est sa gloire, la gloire de son âme, mais aussi de son corps, comme l'écrit S. Luc : « Il fallait que le Christ souffrît et entrât ainsi dans sa gloire. » Ce terme pour nous, c'est la participation à sa gloire : « quand il aura apparu, nous lui serons semblables » (I Jo., III, 2) ; « c'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume des cieux » (Actes, XIV, 21) ; « il transformera notre corps si misérable, en le rendant semblable à son corps glorieux » (Phil., III, 21). Voilà pourquoi Jésus voulut donner à quelques-uns de ses apôtres, à ceux dont l'influence animait en quelque sorte les autres, le spectacle de sa glorification passagère, prémices de la nôtre, sur la montagne du Thabor.

Il leur apparut donc dans un nimbe éblouissant. La clarté qui l'enveloppait n'était pas la réfraction sur lui d'une lumière étrangère comme autrefois, sur l'Horeb, Moïse parut tout baigné dans la lumière de Dieu. Cette splendeur rayonnait de sa propre personne : son corps dardait des rayons, son visage irradiait comme le soleil, ses vêtements resplendissaient d'une blancheur de neige. Il occupait la place d'honneur entre ceux qui personnifiaient pour le peuple juif, les deux plus hauts représentants de la Loi et des prophètes : Moïse, le législateur des Hébreux et Elie, le mainteneur de la foi.

La vision est si belle que Pierre, toujours primesautier, ne peut taire son enthousiasme : « Maître, il fait bon que nous soyons ici. » Il voudrait la prolonger : « si vous le voulez, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. » Il ne songe ni à lui-même ni à ses compagnons, mais seulement à son Maître si beau et à Moïse et à Elie rayonnants de sa gloire et qu'il voudrait abriter sous une de ces huttes de feuillage, que les gardiens des moissons et des vignes se construisaient avec des moyens de

fortune pour se protéger de la fraîcheur de la nuit ou des ardeurs du soleil.

Comment cette vision de gloire ne resterait-elle pas profondément gravée dans leur souvenir ? Comment ne se détacherait-elle pas, en fond lumineux, des scènes d'ignominie et de martyre de leur Maître pendant la Passion ? Comment ne stimulerait-elle pas leur courage quand ils seraient appelés à porter la croix à la suite de Jésus ?

Elle est bien juste la remarque du Vénérable Bède sur le mystère de la Transfiguration : « Le Christ a pourvu avec bonté à ce que ses disciples, ayant goûté pour un temps à la contemplation de la joie éternelle, fussent plus forts pour supporter l'adversité » (cité par S. Thomas III[a], q. 45, art. 1). Admis à l'agonie de Jésus, comme ils le furent à sa Transfiguration, ces apôtres seront plus forts que les autres : S. Jean sera fidèle jusqu'au bout, au tribunal et au pied de la croix ; S. Pierre, suivra tout de même de loin et après un moment de faiblesse, pleurera amèrement ; tous les trois affronteront le martyre pour lui rendre témoignage.

II. — *Une grâce de foi*

Pierre avait à peine achevé sa proposition de bâtir trois tentes, qu'un second miracle se produisit. « Il parlait encore lorsqu'une nuée lumineuse les couvrit, et du sein de la nuée une voix se fit entendre, disant : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances : écoutez-le » (Mat., XVII, 5). A la grâce d'espérance s'ajoutait une grâce de foi : notre espérance n'est pas une vaine illusion ; elle repose solidement sur notre foi en la divinité du Christ.

Ce n'était pas la première fois que pareil témoignage solennel avait été rendu à Jésus par la voix du ciel. Aussitôt après le baptême de Jésus, tout-à-coup, le ciel s'était entr'ouvert, l'Esprit-Saint était descendu sur le Messie sous la forme d'une colombe, du haut du ciel une voix avait retenti : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me suis complu. » Jean-Baptiste le Précurseur l'avait entendue cette voix, il avait eu foi : « J'ai vu l'Esprit, dira Jean-Baptiste, descendre du ciel sous forme de colombe et se reposer sur lui. Et moi, je ne le connaissais pas ; mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et demeurer, c'est lui qui baptise dans l'Esprit-Saint. Voilà ce que j'ai vu et j'ai rendu témoignage qu'il est le Fils de Dieu » (Jo., I, 32-34).

L'autre Jean, l'Evangéliste, disciple de Jean-Baptiste avant d'être le disciple de Jésus, était-il ce jour-là avec le Précurseur ? En tout cas, le lendemain, quand Jean-Baptiste lui montra Jésus en lui disant : « Voici l'Agneau de Dieu... », il s'éloigna de lui pour toujours et se mit à la poursuite de Jésus. Déjà il avait compris qu'il fallait lui prêter foi au moins comme au messager de Dieu.

Cette voix du ciel se ferait encore entendre, à la veille de la Passion de Jésus, le lundi saint, dans le temple dont il avait encore une fois chassé les profanateurs, alors que Jésus venait de préluder à son *Fiat* de Gethsémani : « Père, délivrez-moi de cette heure. Mais non, car c'est justement pour cela que je suis venu. Père, glorifiez votre nom. » A ce moment une voix retentit du haut du ciel : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore. » Tous n'avaient pas très bien distingué les paroles, mais tous avaient entendu quelque chose, bruit de tonnerre ou voix d'un ange. De toute façon, N.-S. leur en avait donné la signification : « Ce n'est pas pour moi mais pour vous que cette voix est venue. C'est maintenant le jugement de ce monde ; c'est maintenant que le Prince de ce monde va être jeté dehors. Et moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi. » Ainsi cette voix était encore un témoignage en faveur de Jésus. Elle devait susciter ou affermir la foi dans les âmes.

Elle avait aussi ce but la voix de la Transfiguration : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me suis complu, écoutez-le. » Il y avait huit jours environ qu'à Césarée de Philippe — les trois évangélistes le notent — Pierre avait fait à son Maître cette magnifique profession de foi : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant... »

C'est pour récompenser et affermir cette foi que Pierre entend aujourd'hui la confirmation qui lui en est faite du ciel comme au jour du baptême de Jésus. Sa foi de Césarée de Philippe va être soumise à rude épreuve pendant la Passion que Jésus vient d'annoncer et son Maître priera spécialement pour qu'elle ne défaille pas, puisque Pierre a mission de confirmer ses frères. Aujourd'hui c'est un nouvel argument en faveur de la divinité du Christ qui lui est donné afin qu'il s'en souvienne, aux heures de l'humiliation de son Maître devant les hommes.

Récompense et affermissement de la foi des trois grands apôtres Pierre, Jean et Jacques, voilà bien le sens de ce second tableau de la Transfiguration. Ainsi l'interprète le Docteur des Ecritures que fut S. Jérôme. « Considérons, écrit-il, que le Christ n'a pas voulu donner des signes aux scribes et aux pharisiens qui en demandaient un du ciel ; mais ici pour augmenter la foi des apôtres, ce signe du ciel il le donne... » *(Hom. sur S. Mat.,* III, ch. VII, 3°).

Aussi bien, nous allons en trouver l'affirmation par le plus illustre témoin de cette scène, par S. Pierre lui-même.

* *

En descendant du Thabor, N.-S. fit cette recommandation aux trois privilégiés de sa transfiguration : « Ne racontez à personne ce que vous avez vu, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. » Luc affirme expressément que les trois témoins du prodige gardèrent le secret. Mais, dans la limite fixée par Notre-Seigneur : jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts.

Après cette résurrection, il semblait dans la volonté de Jésus que cette transfiguration fût révélée. Elle devait être motif d'espérance et de foi non plus seulement pour les trois mais pour tous. Aussi S. Pierre en tire-t-il argument pour authentiquer sa prédication : « Ce n'est pas sur la foi de fables ingénieuses que nous avons annoncé la puissance et l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais en témoins oculaires de sa Majesté. Il reçut honneur et gloire de Dieu le Père, quand il descendit des hauteurs célestes une voix qui disait : Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me suis complu. Et nous-mêmes nous entendîmes cette voix venue du ciel, lorsque nous étions avec lui sur la montagne sainte » (II Pet., I, 16-18).

Ainsi, ce n'est pas seulement pour encourager l'espérance et affermir la foi des trois apôtres privilégiés que Dieu a voulu la transfiguration et l'exaltation de son Fils sur le Thabor, mais encore pour nous. Sachons-nous en souvenir aux heures des tribulations et des doutes, en songeant à la transfiguration future du ciel. « Nous serons semblables à lui » ce n'est pas une fable, comme écrivait saint Pierre, mais vérité de Celui dont le Père a dit : « C'est mon Fils, écoutez-le. » *Amen.*

FETE DE L'ASSOMPTION
(Plan)

NOTRE FOI, NOTRE ESPÉRANCE

La fête de l'Assomption revêt cette année un exceptionnel éclat, du fait que S. S. Pie XII a solennellement défini le dogme dont, depuis tant de siècles, la solennité liturgique du 15 août était l'expression universelle. Méditons sur cette vérité qui a reçu de la définition papale une certitude décisive, et dont la nouvelle Messe de la fête, imposée par Rome, dégage les hautes et consolantes leçons.

I. — *La certitude triomphante de l'Eglise*

Elle est puisée : 1° DANS UNE INTERPRÉTATION PLUS PÉNÉTRANTE DE L'ECRITURE. — *a) L'Epître* est empruntée au livre de Judith. (La lire). Cette Juive qui, par la seule force de sa foi et de sa prière, tient tête à la formidable puissance des Assyriens persécuteurs et délivre Béthulie, nous fait invinciblement penser à cette « fleur d'Israël », qui par son *fiat* a procuré à toute l'humanité la délivrance spirituelle et écrasé la tête du serpent.

— *b)* Il est donc tout naturel que l'Eglise adresse à Marie l'hymne de gratitude et d'admiration décerné par Ozias et son peuple à Judith. « Bénie entre toutes les femmes, tu as réduit à néant nos ennemis... ; ta louange ne cessera pas de retentir... ; tu es la gloire d'Israël... »

— *c)* On ne sait pas, en effet ; l'Eglise, assistée par l'Esprit, seule peut connaître *à quel point il est vrai,* d'une vérité qui déborde le texte, qu'une femme a remporté, de par Dieu, une victoire qui honore et qui sauve l'Israël de Dieu, une victoire dont l'Assomption est la manifestation la plus éclatante.

— *d) L'Evangile,* lui aussi et surtout, nous entrouvre des profondeurs que, seul, « l'Esprit qui scrute jusqu'aux profondeurs de Dieu », pouvait faire découvrir à l'Eglise. Nous savons mieux, après vingt siècles d'une foi qui gagne toujours en clarté, *à quel point* Marie pouvait « magnifier le Seigneur des grandes choses qu'il avait opérées en elle », et quelles sont ces grandes choses qui la font « déclarer bienheureuse par toutes les générations ».

— *e)* Ces grandes choses, c'est, sans doute la Maternité virginale, mais c'est le privilège de la Conception immaculée imposée, en quelque sorte, par cette dignité de Mère de Dieu qui associe Marie d'une manière ineffable et unique à la vie Trinitaire ; et c'est enfin l'*Assomption,* qui découle normalement de l'un et de l'autre privilège.

2. — DANS LA DÉFINITION DE PIE XII. — *a)* sanctionnant la Foi de l'Eglise universelle. Cf. la quasi unanimité de l'Episcopat (98 % *Oui* à l'enquête papale) ;

—*b)* et dont la *Collecte* se fait l'écho : « Deus qui... Mariam... corpore et anima ad cœlestem gloriam assumpsisti. » Voir la Secrète : « Maria in cœlum assumpta intercedente ».

II. — *Les hautes et réconfortantes leçons de cette Assomption*

— *a)* Il était opportun d'opposer « aux inventions du matérialisme » (Bulle *Munificentissimus)* le « but sublime auquel sont destinés notre âme et notre corps ». Aussi la Collecte demande-t-elle à Dieu de nous rendre « *ad superna semper intenti* », et la Secrète nous fait-elle implorer cette illumination de nos cœurs par le feu de la charité afin que, par l'intercession de l'Assumpta, ils aspirent sans cesse vers Dieu, notre but suprême : « *corda nostra ad te, Domine jugiter aspirent.* »

— *b)* Nous puiserons donc dans la contemplation de Marie, dans la gloire dont jouit Marie, d'abord une *consolation* dans les épreuves présentes. « Vous, les pauvres, les réfugiés, les persécutés, les sans-travail, les sans-abri, dit Pie XII (Alloc. du 1er nov.), élevez vos regards vers celle qui, avant vous, a parcouru les chemins de la pauvreté, du mépris, de l'exil, de la douleur... et qui, maintenant contemple fixement l'éternelle lumière.»

— *c)* A cette leçon de courage, nous ajouterons une très claire et très ferme assurance de partager, un jour, l'heureux sort de Marie, c.-à-d. d'avoir, nous aussi, *notre Assomption.* S'il fallait ajouter à l'enseignement constant de l'Eglise, la fête d'aujourd'hui nous apporte comme une preuve de fait que le corps des fils d'Adam aura sa revanche et qu'à la résurrection générale il rejoindra l'âme, dont la mort, rançon du péché, l'avait séparé.

C'est la leçon que nous donnent les oraisons de ce jour : puisque Dieu a élevé Marie corps et âme à la gloire céleste, nous pouvons lui demander (Collecte) de partager sa gloire : « *ipsius gloriæ esse consortes* », et de « parvenir, par l'intercession de l'Assumpta, à la gloire de la Résurrection » (Postcommunion).

* *

Conclusion. — Contemplons donc « ce grand signe » que, avec sa suprême autorité, Pie XII nous montre dans le ciel. Dans la « *mulier amicta sole* » de l'Apocalypse (Introït), dans la « fille du Roi » chantée par le psalmiste (Graduel) reconnaissons notre sœur aînée, notre Mère aimée, Marie. Chantons les merveilles que Dieu opère en elle « *mirabilia fecit* », gage de celles qui nous sont promises et que nous attendons avec une ferme assurance, avec la joie même de l'infaillible Eglise.

LECTURES SUR L'EUCHARISTIE

La Communion des cœurs dans la Fraction du pain

II

LE BANQUET SACRÉ

(suite)

4. — Le Christ a rattaché *la dernière Cène* au repas pascal [1] ; mais même dans les repas antérieurs, pris en commun par Jésus et ses apôtres et d'autres personnes, on rencontrait déjà le trait essentiel que Jésus voulait faire ressortir et rendre obligatoire dans la dernière Cène. Le Seigneur toutefois, en dehors de ce trait, créa quelque chose d'entièrement nouveau : *L'amour,* que le Seigneur témoigna, dans son dernier repas, à ses disciples et qu'il leur laissa, fit de ce repas un repas unique, qui *dépassait* de loin tout repas pascal et tous les repas pris en commun jusque-là. Cette nouveauté unique consiste aussi bien dans la *grandeur de l'amour* que dans la *sublimité du gage d'amour,* son propre corps. Nouveauté unique d'autre part, et qu'il faut signaler ici : l'heure choisie, à savoir celle des adieux à ses amis, avant l'entrée dans la voie cruelle conduisant à la mort.

Le disciple aimé du Seigneur l'a fort bien dit au début de son récit détaillé du lavement des pieds et des discours d'adieu du Christ : « C'était avant la fête de la Pâque. Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, lui qui avait aimé les siens qui étaient dans le monde, *il les aima jusqu'à la fin* » (Jean, XIII, 1).

On s'attend alors à apprendre en quoi Jésus démontra son amour. Les paroles qui suivent immédiatement le disent : « C'était pendant le souper... » (℣. 2). Ce fut donc au cours d'un banquet que Jésus, avant son départ de ce monde, donna le dernier et suprême témoignage de son Amour.

Ce repas fut précédé du geste par lequel le Seigneur et Maître lava les pieds de ses apôtres. Les apôtres apprirent alors ceci : « Celui qui est le plus grand parmi vous, qu'il soit comme le plus petit », car « je suis parmi vous comme celui qui sert » (Luc, XXII, 26-27).

La communauté des apôtres, dans la dernière Cène, devait être fondée dans l'amour. Chacun des participants devait donc être inspiré par lui. Cet amour ne tolérait aucun sentiment d'infériorité comme celui que Pierre exprima pour le lavement des pieds. Où l'amour règne, le cœur s'élargit et s'ouvre, toute obstination et toute étroitesse disparaît, la plus profonde essence de l'homme se manifeste et se communique. L'amour ne connaît pas de mur de séparation, pas de distinction, il veut se donner et se livrer. Quand le plus grand amour s'est emparé du cœur, il n'existe plus de frontière entre les maîtres et les serviteurs, il n'y a plus que des amis. « Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande. *Je ne vous appelle plus mes serviteurs,* car le serviteur ne sait ce que doit faire son maître. Mais je vous ai appelés *mes amis...* » (Jean, XV, 13 et s.). Quiconque voudrait fermer son cœur, même sous l'unique prétexte qu'il ne se sent pas digne de l'amour offert, s'opposerait à cet amour largement ouvert et prêt à se donner, et l'empêcherait de livrer son suprême et son plus sublime Don.

C'est pourquoi Jésus répondit à Pierre : « Si je ne te lave, tu n'auras aucune part avec moi ! » (Jean, XIII, 8). — Quiconque repousse l'amour du Sauveur, ne peut être un avec lui ! — Dans un éclair, Pierre comprit le sens de ces paroles. Du moment que la communauté avec le Christ entrait en jeu, du moment qu'il s'agissait de cela, ah ! non ! il ne voulait pas s'y opposer, bien au contraire : « Seigneur, pas seulement les pieds, mais les mains et la tête ! » (℣. 9). Tout devait prendre part au signe de la communion de cœur, le lavement des pieds !

Comme si l'évangéliste voulait prouver, par le contraire, la vérité de ses paroles, il signale d'abord la *trahison de Judas* (« vous être purs, mais non pas tous ! ») et il la révèle, à partir du ℣. 21.

Il ne suffit donc pas d'apporter au repas la présence corporelle et de se trouver ensemble à table. Il faut encore que l'amour ait dressé son trône dans les cœurs de tous les convives. Tout le monde admet, certes, que des hôtes se montrent reconnaissants pour l'invitation reçue et qu'ils prennent part au repas dans un sentiment d'amour et de gratitude. Mais au repas préparé et sanctifié par Jésus, cela est encore bien plus indispensable. Aussi quelle dissonance criante n'est-ce pas si un seul invité prend place à la Table, en nourrissant dans son cœur la haine d'un traître !

[1] Les Evangiles ne signalent que ce rattachement au repas pascal. Voir Goossens, *Les Origines de l'Eucharistie, Sacrement et Sacrifice,* — Universitas catholica lovaniensis, Dissertationes, Série II, tome XXII, Gembloux, 1931.

Quelle monstruosité n'était-ce pas que celle contre laquelle le Sauveur cite le mot du psaume XL, 10 : « Celui qui mange mon pain a levé contre moi son talon ! » (℣. 18).

Le Christ ne désigne pas le traître par son nom, mais il fait éclater à tous les yeux le cynisme affreux de la trahison : Celui qui a éprouvé l'amour de l'hôte dans la communion du repas et qui l'a scellé dans la participation au calice, portait déjà dans son cœur le plan de la trahison, qui devait déchirer cette communion intime ! L'abus le plus insolent de l'amour qui se soit jamais produit n'a pu détourner le Sauveur de son amour. La plus amère déception que son ancien disciple Judas lui préparait n'a pas pu lui enlever la confiance que son commandement nouveau : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés » (℣. 34), serait entendu et suivi au sein de l'humanité.

L'amour du Christ était ancré dans les profondeurs de la divinité. La *question de l'apôtre Philippe* conduisit jusqu'à la source de l'amour, jusqu'au Père : « Qui m'a vu a vu le Père » (XIV, 9). « Les paroles que je vous dis, ce n'est pas de moi-même que je les prononce — donc aussi les paroles au sujet de l'amour — et c'est le Père, demeurant en moi, qui accomplit ses œuvres » (℣. 10). « Comme mon Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour. Si vous gardez mes commandements, — en particulier le nouveau commandement de l'amour — de même que moi j'ai gardé les commandements de mon Père et que je demeure dans son amour » (XV, 9-10).

Que le Sauveur ait parlé, dans ces conjonctures, du *Saint-Esprit,* « qui doit être avec vous à jamais » (XIV, 16), est parfaitement compréhensible, car le Saint-Esprit est précisément le lien d'amour entre le Père et le Fils et il est la personne divine, qui répand l'amour de Dieu dans les cœurs. Le Saint-Esprit, qui communique l'amour, ne prend que ce qu'il reçoit du Père et du Fils : « Il me glorifiera, car il prendra de ce qui est à moi et il vous l'annoncera. Tout ce que le Père possède est à moi » (XVI, 14-15).

L'amour doit conduire à la communion d'âme, il doit vaincre les oppositions et apporter la paix.

Le fruit de l'amour, c'est la paix. « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix » (XIV, 27). La communauté avec le Christ n'est pas seulement une union morale dans la paix et l'amour, elle est une unité comme celle que l'on trouve dans un organisme vivant. Comme exemple à ce sujet, le Christ emploie la comparaison de la Vigne : « Je suis la Vigne et vous êtes les branches » (XV, 5). La merveilleuse *allégorie de la Vigne* vient une fois de plus illustrer, avant que nous parlions de l'institution de l'Eucharistie, les conditions dans lesquelles une vraie *communauté de vie* se réalise entre le Christ et les siens. Parce que, dans cette communauté de vie, l'amour est un élément vital, le Christ a insisté sur sa nécessité avec des paroles toujours nouvelles. Et parce qu'il savait que le repas est une expression universellement connue de l'amour, il a pu dire : « J'ai vivement désiré manger cette pâque avec vous, avant de souffrir. Car, je vous le dis, je ne la mangerai plus jusqu'à son accomplissement dans le royaume de Dieu » (Luc, XXII, 16). C'est comme si le Christ voulait dire : « Si, en ce moment, dans ce repas pascal, tout se vérifie de ce que sont, pour vous Israélites, vos repas sacrés ; et également, tout ce que vous avez dû ressentir, en tant que mes disciples, dans tous nos repas pris en commun, alors vous êtes préparés aux fruits du nouveau banquet, que je veux vous préparer ; il sera pour moi le dernier repas avant mon départ, mais il ne recevra tout son sens que dans le royaume fondé par moi. »

Ce n'est qu'après l'accomplissement de la mort sacrificielle du Christ, après la rédemption des péchés et la fondation du royaume de la grâce, que la communion d'âme par la Sainte Table recevra son sens nouveau, plein et éternel.

* *

5. — Le banquet était pour Jésus une image de l'amour généreux, de l'amour donateur. *Son banquet,* à lui, devait donner une expression *à l'amour en sa forme la plus parfaite,* par le don perpétuel de lui-même. Mais c'était à la fois le don de son corps en sacrifice sur la croix et en sacrifice-nourriture sur l'autel. Les récits de la Cène mettent en relief nettement cet amour qui se donne : « *Ceci est mon corps, qui est donné pour vous !* » « *Ceci est le sang qui sera versé pour vous !* » [2]

Le même corps que tous reçoivent, le même sang que tous boivent, seront offerts sur la croix. Le corps du Seigneur, qui, à la Cène, est offert en nourriture, est le corps donné sur la croix, pour y mourir. Il porte déjà en lui les stigmates de la mort. Il les porte *après* la mort de la croix de façon plus évidente, mais il les a déjà en réalité en lui-même et chaque communion est une union au corps offert sur la croix du supplice. Toutes les fois que les chrétiens reçoivent le corps du Seigneur et boivent son sang, ils renouvellent le souvenir de la mort du Seigneur (I Cor., XI, 26).

Le Don de la chair et du sang scelle une nouvelle alliance de Dieu avec les hommes. « Ce calice est la nouvelle alliance dans mon sang ! » (Luc, XXII, 20). Bien davantage que l'ancienne Alliance, la nouvelle est un don de grâce, un bienfait de Dieu accordé dans une inexprimable condescendance. Le corps du Fils est en vérité le cadeau que le Père fait aux hommes ; le Dieu-homme laisse son corps aux siens avant de les quitter. L'Israélite parlait d'une Alliance — en hébreu : *Berit,* — comme d'un contrat imposant des devoirs aux hommes et à Dieu. Il ne connaissait à peu près pas le Dieu-Père et aimant. L'enfant de Dieu racheté du Nouveau Testament a appris

[2] Math., XXVI, 26 ; Marc, XIV, 22 ; Luc, XXII, 14 ; I Cor., XI, 23 et s.

du Christ à connaître l'amour du Père et du Fils ; il a été comblé par le Christ de cette grâce, de faire l'expérience de cet amour, sous une forme dépassant toute attente, dans la réception de son Corps !

Parce que l'amour donne bien davantage que ne peut le faire n'importe quelle stipulation juridique fondée sur un contrat d'alliance, l'évangéliste emploie le mot grec *Diathéké,* et le traducteur latin le mot *Testamentum,* tout comme en français nous disons *Testament* ou *Legs,* ce qui est mieux et plus juste que le mot *Alliance.* D'une Alliance contractuelle au sens des Israélites, il ne peut plus être question.

Les apôtres répondent à l'amour du Sauveur en acceptant son invitation au banquet. L'invitation revêt cette forme : « Prenez et mangez ! » « Buvez-en tous ! » En outre, le Seigneur veut qu'en souvenir de lui ils fassent la même chose que ce qu'il a fait dans la dernière Cène. « Faites ceci en mémoire de moi. » Ils devront donc prendre du pain, le bénir, le rompre et le partager, et de la même manière bénir le vin et le donner. Et tout cela devra se produire *dans l'esprit communautaire du repas.* C'est dans l'amour du Christ qu'ils devront célébrer le banquet commun. C'est le même amour qu'ils devront manifester, et dans cet amour recevoir le gage de l'unité, le corps du Seigneur. Le corps du Seigneur présenté au cours du banquet du Christ doit les réunir tous dans un nouveau pacte d'amour. Le corps du Seigneur sera présenté au banquet en qualité de *nourriture,* et signifiera le don total de l'Hôte divin à ses convives. Ainsi, le corps du Seigneur peut être appelé le *signe* de l'amour et son image. L'amour doit toutefois se trouver déjà en celui qui reçoit la sainte Communion, parce que la participation à un repas présuppose une disposition bienveillante envers celui qui le donne. La communion fortifie et accroît l'amour préexistant et enflamme le sentiment de cet amour en un feu plus ardent *(fervor caritatis).* Cette flamme d'amour ainsi allumée doit se révéler dans l'amour de Dieu, dans l'amour du Christ, de son Crps mystique, de l'Eglise et du prochain, dans l'esprit communautaire, l'esprit de sacrifice et l'esprit de don de soi-même. « A ceci nous reconnaissons que nous aimons les enfants de Dieu, quand nous aimons Dieu et que nous faisons ses commandements » (I Jean, v, 2). Parce que la communion est la société intime avec le Corps offert au sacrifice de la croix et qu'elle renouvelle le souvenir de ce sacrifice, le Seigneur veut que tous ceux qui ont été gratifiés de son corps sacrifié soient prêts à tout sacrifice La signification profonde de la Communion se traduit dans ces mots : *Vous ne devez pas célébrer la mort du Seigneur* seulement par la reproduction de ses paroles, ni par la lecture des Ecritures, ni par la réception de son corps immolé, mais aussi *dans l'esprit de son amour,* dans l'imitation de *son esprit de sacrifice jusqu'à la mort.* Il a dit en effet : « Je vous ai donné un exemple, afin que vous fassiez vous aussi ce que j'ai fait pour vous » (Jean, XIII, 15).

* *

6. — Par son commandement : « Faites ceci en mémoire de moi », le Christ a institué un repas nouveau et *sacramentel.* Ce repas présente quatre significations diverses [3] :

a) C'est un repas *eschatologique,* dans lequel les disciples tendaient leurs désirs vers le retour du Seigneur en son royaume messianique, selon ces paroles : « Je vous le dis, je ne boirai plus de fruit de la vigne jusqu'au jour où j'en boirai du nouveau en votre compagnie dans le royaume de mon Père » (Mat., XXVI, 29 ; voir aussi Marc, XIV, 25 et Luc, XXII, 18). Et encore : « Vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il revienne » (I Cor., XI, 26).

b) Un repas *fraternel,* qui signifie et réalise l'unité du Corps mystique du Christ, l'Eglise.

c) Un repas *historique,* qui rappelle la dernière Cène et la mort sur la croix.

d) Un repas *sacramentel,* parce qu'il renouvelle le sacrifice de la croix et le présente au regard sous forme sacramentelle.

En soi, il n'y aurait pas eu besoin d'un commandement spécial pour que les apôtres, dans leur repas, se souvinssent de leur Maître après son départ. Ils avaient, en effet, été réunis par le Maître et appelés par lui à former une société nouvelle. Toutes les fois qu'ils se réunissaient, ils constituaient une assemblée que sa volonté avait réalisée et que son esprit animait. « Où deux ou trois personnes se trouvent réunies en mon nom, je me trouve au milieu d'elles » (Mat., XVIII, 20). D'autre part la personnalité si éminente du Maître, sa vie et sa mort restaient quelque chose de si vivant dans la pensée des apôtres, qu'ils ne pouvaient faire autrement que de parler sans cesse de lui et de se souvenir de lui. Dès lors cependant que le commandement formel du Christ de célébrer ce repas en souvenir de lui existait, le repas devenait clairement son Mémorial par excellence. L'attente anxieuse du retour du Christ (parousie) devait devenir, dans les premiers temps après le départ du Christ, une certitude dominée par l'espérance. Cette confiance voyait son attente déjà accomplie et croyait le Seigneur tout proche en sa joie enthousiaste. Les apôtres se sentaient toujours liés au Seigneur et sentaient le Seigneur proche en vertu de l'Esprit-Saint qu'il leur avait envoyé et qui habitait en leurs cœurs ; et en outre la joyeuse conscience qu'ils avaient de posséder la grâce de la foi, leur était un témoignage de la proximité du fondateur de cette foi et les confirmait dans le sentiment de leur intimité d'union avec lui.

Mais toutes ces formes de communauté d'âmes étaient surpassées par la *nourriture* sacramentelle, que le Seigneur dispensait dans

[3] Voir J. Coppens, *Les Origines de l'Eucharistie, Ephemerides Theologicæ Lovanienses,* XI, 1 (1934), p. 49.

son banquet. L'ère nouvelle inaugurée par sa mort rédemptrice devait posséder une nouvelle communauté de repas qui n'avait existé nulle part, ni jamais auparavant. Ce devait être un banquet destiné à accomplir et à effacer toutes les communautés de table jusque-là sanctifiées et consacrées soit chez les Israélites soit chez les païens. Tout ce qui pouvait apparaître, dans les banquets de la Pâque et dans les autres communautés de table, en fait d'esprit communautaire, d'esprit de sacrifice et d'amour, tout cela le banquet nouveau devait le déployer dans une mesure bien plus haute. La nourriture merveilleuse offerte au banquet du Seigneur, son propre corps et son propre sang, devait réaliser l'unité la plus intime qui fût concevable. Scheeben a exprimé à ce sujet de profondes réflexions[4] : « Si en particulier le Fils de Dieu entendait donner à sa communion de vie avec les membres particuliers de son corps mystique le degré le plus haut d'intimité et son fondement le plus solide ; si la solidarité et l'union réelle de l'individu avec le Christ, en tant que canal, et avec le Père éternel, en tant que source de la vie surnaturelle, devaient devenir sous tous les rapports une réalité, et finalement si l'unité de l'espèce avec le Christ devait reproduire parfaitement son union substantielle avec le Père, alors, il était strictement indiqué et, peut-on dire, relativement nécessaire que le germe, le ferment de cette vie supérieure ne fût pas simplement situé au milieu de l'humanité, mais également sous forme substantielle, en chacun de ses membres. De la sorte, l'union de l'homme individuel avec l'Homme-Dieu, déjà fondée sur l'identité de nature, et plus encore sur la société organique réalisée dans le baptême, pouvait devenir encore plus réelle et plus intime, jusqu'à être une union substantielle, dans laquelle les membres ne fussent pas seulement liés à leur chef par la parenté d'espèce ni même par une association organique, mais par la réception substantielle de son corps, pour ne plus faire qu'un corps avec lui. De la sorte encore, le Chef divino-humain n'était pas seulement juxtaposé virtuellement et médiatement à chacun de ses membres, comme la tête dans le corps naturel, mais, comme, dans ce même corps, l'âme informante pénètre, avec sa substance propre, dans chaque membre, de même le Christ les pénétrait et les remplissait de sa majesté et de sa force divines. »

Dans les réflexions qui précèdent, on a mis l'accent sur l'idée de repas et dans la dernière Cène on a insisté également sur l'aspect du repas. La signification du banquet a été vue dans l'amour qui se donne. Plus encore que le banquet, la merveilleuse, l'unique nourriture de ce banquet, à savoir le corps du Seigneur, signifie et réalise ce don de l'Amour. C'est en cela, à savoir en ce que le corps du Christ, et bien réellement le même corps, est reçu par tous de la même manière et fonde ainsi la communauté de l'Amour, que se trouve le point essentiel de toutes ces pages.

On trouve également là la preuve la plus forte que la dernière Cène diffère fondamentalement de tout autre banquet, même du banquet pascal et ne peut être comparé à aucun autre. C'est un banquet unique, parce que la nourriture offerte y est unique et parce que les convives, en recevant cette nourriture, réalisent une société unique de l'Amour.

[4] *Les Mystères du Christianisme, — Die Mysterien des Christentums*, Mayence, 1925, p. 455.

PETITS PRONES SUR LES COMMANDEMENTS

4e commandement de Dieu

IX

Devoirs des parents :

A. — L'AMOUR A L'ÉGARD DES ENFANTS

Mes frères,

Nos instructions nous ont déjà fait envisager le devoir des parents, conjointement avec le devoir des enfants, surtout en ce qui concerne le choix d'un état de vie. Mais il nous reste encore à rappeler des devoirs plus généraux. Nous en étudierons spécialement cinq : devoir de l'amour, mais amour éclairé et chrétien ; devoir de l'exemple dans la pratique des vertus et spécialement des vertus sociales et religieuses ; devoir d'une instruction et d'une formation vraiment chrétienne ; devoir de la correction ; enfin, les intérêts spirituels des enfants étant sauvegardés, devoir du respect de leurs intérêts matériels.

Le sujet de notre entretien d'aujourd'hui sera donc l'amour éclairé et chrétien.

I. — *Le devoir de l'amour*

Il semble paradoxal de parler du devoir de l'amour des parents à l'égard de leurs enfants. Quoi de plus naturel qu'un tel amour ! C'est si vrai que les parents qui manquent à ce devoir, on les appelle des parents *dénaturés*.

Dirons-nous donc que cet amour des parents répond à l'instinct de la nature ? Oui et non.

Oui, parce que le père et la mère trouvent en leurs enfants un prolongement véritable d'eux-mêmes. Nous pouvons leur appliquer la parole si juste et si profonde de S. Paul parlant aux Ephésiens de l'amour conjugal : « « Celui qui aime sa femme s'aime lui-même.» Disons : Celui qui aime son enfant s'aime lui-même, « *car personne n'a jamais haï sa chair* » (Eph., v, 28-29). Cet amour naturel soutient la mère dans l'accomplissement des devoirs astreignants que lui impose le soin des enfants pendant les mois qui suivent leur naissance ; c'est lui aussi qui encourage le père au travail souvent pénible, nécessaire à la subsistance de la petite famille.

L'amour des parents pour leurs enfants est donc inscrit dans l'instinct de la nature ; oui, mais il doit s'élever au-dessus de l'instinct. L'instinct s'arrête dès que le besoin de la nature ne se fait plus sentir. Nous le constatons fréquemment dans l'amour des animaux pour leurs petits. Mais l'homme, doué d'intelligence et de liberté, appelé par Dieu, par le mariage, à se prolonger non seulement dans sa chair, mais encore dans son âme faite à l'image de